

Les liedermacher

Les enjeux de la chanson allemande

Pauline Desjardins

Number 21, December 1985, January 1986

Allemagne : les trajets culturels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20400ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desjardins, P. (1985). Les liedermacher : les enjeux de la chanson allemande. *Nuit blanche*, (21), 54–57.

*Par Pauline
Desjardins*

LES LIEDERMACHER

Les enjeux de la chanson allemande

Wolf Biermann



Il est étonnant de constater que le chansonnier, le liedermacher, n'existe que depuis quelques années dans les pays de langue allemande. En effet, la chanson germanique critique et protestataire est apparue peu après le festival de Newport avec Baez, Dylan et les autres. Les pionniers de cette jeune tradition restent aujourd'hui de grands noms: Franz Joseph Degenhardt, Wolf Biermann et Hannes Wader. À ces chansonniers réputés s'ajoutent d'autres auteurs-interprètes héritiers de la chanson politique du début du XIX^e siècle (Heine, Herwegh et Freiligrath écrivait des textes révolutionnaires qu'on mettait ensuite en chanson) et des chansons d'ouvriers, les arbeiterlieder d'auteurs pour la plupart peu connus.

L'un des plus vieux liedermacher, Hannes Wader, a fait ses débuts il y aura bientôt vingt ans. Il ne donne pas un «show» comme c'est le cas pour les plus jeunes: il chante et joue de la guitare, s'accompagnant parfois d'une deuxième guitare. Cela (et une certaine timidité sur scène) n'a pas empêché son public, la génération de 68 et la suivante, de lui faire fête lors de sa tournée en 1985. Sous couvert de calme et de sagesse, Wader demeure très proche des luttes sociales. Aussi se sert-il d'une nouvelle de Boris Vian pour décrire la tension mondiale actuelle: «Die Mine» («La mine»). L'histoire est connue: un fantassin a posé le pied sur une mine qui explosera s'il le retire. Il chante la destinée du soldat, sa situation sans issue qui est un peu la nôtre. Alors que dans les années 60 et 70 les chansons d'ouvriers étaient d'actualité (Wader a produit un disque d'arbeiterlieder), le débat sur l'armement a vite fait de prendre tout le terrain. C'est pourquoi son spectacle de cette année était voué à la paix, la question de la gauche prenant en quelque sorte un caractère romantique. Question de priorité.

À la Vigneault (on se rappelle la chanson où l'Amérindien est témoin de l'exploitation d'un pays qui lui a déjà appartenu), Wader chante pour les Indiens d'Amérique, comme bien d'autres chansonniers européens. Dans un tableau des *slums* de New York (dans «Johnny»), il se permet d'ironiser sur l'Amérique d'espoirs et de liberté de Reagan. L'humour est une forme de distanciation de la part de Wader, au contraire des chansons d'amour très personnelles d'un Konstantin Wecker, dont il sera plus loin question.

Wader a fait ses classes dans la tradition folklorique, dans les vieilles chansons de paysans, d'ouvriers et de marins du temps de la révolution allemande réprimée en 1848. À côté de nombreuses traductions, quelques-unes de ses propres chansons ont pris une couleur folklorique («Heute hier, morgen dort»/«Aujourd'hui ici, demain là-bas»). L'accompagnement à la guitare emprunte au western, tradition vivante de groupes sociaux travaillant pour une cause. Le trémolo dans la

voix, cet homme calme du Nord de l'Allemagne amène son public à chanter avec lui ses chansons de protestation. Toute la sincérité du monde semble reposer dans cette exhortation à former un front commun dans la lutte pour la paix et les droits de l'homme.

D'Est et d'Ouest: Wolf Biermann

Wolf Biermann vit à Hambourg et à Paris. Le fait de quitter l'Allemagne de l'Ouest pour la RDA pour des raisons idéologiques serait aujourd'hui impensable. Pourtant Biermann l'a fait en 1953 alors qu'une migration inverse était en cours. Il dut se désillusionner tôt quant au socialisme pratiqué dans l'autre Allemagne et traduisit cela ouvertement dans ses chansons. En 1965, les autorités lui défendirent de continuer à chanter, car sa critique gêne. En 1976, il est expatrié, renvoyé à l'Ouest.

Ses chansons débordent d'une énergie inépuisable et d'une volonté constante de voir changer les conditions sociales pour le mieux. Avant son expatriation, elles traitaient avec intensité du socialisme; de retour à l'Ouest, il a déjà pris une plus grande distance par rapport à la RDA et devient de plus en plus universel. Ses chansons sont politiques. En effet, quoi écrire d'autre? dit-il. Son récital dure en moyenne quatre heures, à un prix «prolétarien». Pour certains, Biermann est devenu une sorte de grand-père «rouge», car il s'est fait connaître par ses rêves marxistes-socialistes qui jadis trouvaient un terrain fertile; aujourd'hui, la mort lancinante des forêts, un chômage démesuré et la course affolée entre les deux super-puissances ont supplanté ces rêves par leur froide réalité.

Biermann a étudié la philosophie et a beaucoup retenu de la dialectique de Hegel. L'impulsion qui guide son schème de composition est très cérébral, ce que lui reprochent certains auditeurs. Mais sa spontanéité et sa sincérité épaulent sa foi politique, sans oublier la légèreté avec laquelle il rend tout ce sérieux plausible et évitent.

Le Biermann des années 80 s'attache à Danton, la Commune de Paris, l'élection de Mitterrand, la contre-révolution en Pologne, le chômage. Dans des chansons de bienvenue pour ses jumeaux Till et Marie, «Wilkommen für Marie» et «Wilkommen für Till», Biermann parle du monde qui attend ses enfants. Il lui est important de chanter son univers immédiat, car il cherche à comprendre leur place comme la sienne dans ce contexte politique éloigné de ses rêves socialistes. Lors de la campagne électorale française, il a chanté à Mitterrand la chanson de la Commune «Le temps des cerises»: par cet acte, il posait au président de la République française autant qu'à lui-même le problème des vieux rêves des années soixante. Quelques années plus tard à Freiburg, après avoir chanté «Lob des Kommunismus» («Louange du communisme»), il demande «Na wie klingt das heute, 1984?» («Hein, comment est-ce que ça sonne ça, aujourd'hui en 1984?»). C'est cela que son public, des romantiques nostalgiques d'une idéologie en «veilleuse», vient entendre: une poésie socialement engagée.

La musique est «biermannesque»: la guitare aussi dit une partie du texte, s'affirmant bien souvent parallèlement à la voix du chansonnier. On a l'impression que Biermann improvise sans cesse musicalement, donnant ainsi à la chanson un air neuf et vivant: sa technique

à l'instrument est excellente, sa voix nous rappelle celle de Vigneault, non dans le ton, mais dans la façon de «dire» en chantant.

Histoire d'hier et d'aujourd'hui

Que deux noms de la chanson allemande soient mentionnés dans cette tradition: un des plus vieux, Franz Joseph Degenhardt, le grand chansonnier de la Sarre des années 60 et 70 et Walter Mossmann, de Freiburg-en-Breisgau, enfant de la génération de 68 encore peu connu (il est venu à Québec en mai dernier).

Degenhardt a composé un document historique de son temps, des gens de sa génération, en particulier sur leur vision du monde, de la société allemande et du passé. Sa critique est ironique et amère. Dans chaque phrase se cache une vérité gênante. Sa voix rappelle un peu celle de Raymond Lévesque, la musique, infiniment variée, vient intensifier le ton des chansons. Chose certaine, Degenhardt doit être classé à gauche comme alternative à Biermann mais surtout comme un poète de notre temps et un héritier de deux décennies de chanson allemande.

Mossmann a aussi un propos historique dans son dernier disque *Glasbruch (Bris de verre)* qui fait un rappel de la révolution allemande de 1848. La préface du disque vient ironiquement dire aux auditeurs tout ce que le disque n'est pas, c'est-à-dire justement ce qu'on aurait attendu d'une telle entreprise. Ici 23 musiciens allemands, suisses et alsaciens ont fouillé dans les archives pour y trouver des textes populaires sur la révolution et ils les ont mis en chanson. Les instigateurs se défendent bien d'une certaine nostalgie de la révolution de mars 1848 qui fleurissait dans les textes chantés de Heine, Herwegh ou Freiligrath.

L'humour de Georg Danzer

Un des chansonniers les plus modernes dans les années 80, le Viennois Georg Danzer, chante en autrichien et en allemand. Lors de sa récente tournée en Allemagne, l'équipement sonore, par son ampleur exceptionnelle pour un chansonnier, provoquait une certaine angoisse. Georg Danzer et band ne craignent pas les soli musicaux, la performance, particulièrement le saxophoniste - flûtiste. À côté de beaucoup d'effets sonores comme dans la chanson «Die Ruhe vor dem Sturm» («Le calme avant la tempête»), la musique erre dans des harmonies rock familiales.

Le spectacle commence à dix-neuf heures sonnantes, le public se voit très honoré. Danzer aime rire gentiment des modes dépassées. Ainsi interprète-t-il une chanson sur les auteurs qui autrefois composaient sous l'effet des drogues et qui aujourd'hui y ont substitué le jus d'orange et les vitamines. Dans la même pensée, il a écrit une chanson légère et amusante, «Känguru» («Kangourou»), accompagnée cette fois seulement à la guitare sèche: «ich fahre nicht nach Indien / dort kann man leicht verschwinden... ich fahre nicht nach Asien / um Flöte dort zu blasen... mein guru wird ein kanguru» (les jeux de mots ne permettent pas de traduction). Danzer s'amuse des «trips» orientalistes du tournant des années 70 où on a cru trouver une foi délivrante. En effet, qui

d'entre nous ne connaît pas quelqu'un à avoir fait ses quelques mois aux Indes ou en Afghanistan? Loin d'être une chanson intellectuelle, «Känguru» avec sa musique douceuse fait rire d'une époque pourtant toute proche. En ce temps-là, les autres, ils faisaient leur quête lancinante sans prendre l'avion, sans faire de bruit, dans leur cour, ou dans les cafés du bas de la ville. Aujourd'hui, Danzer rêve de chevaux blancs sauvages et d'oiseaux en demandant à sa douce: «aber sag mir woran / woran meine Liebe glauben wir noch?» («mais dis-moi, à quoi / à quoi mon amour croyons-nous encore?»).

Il y a quelques années, il composait une chanson pour le festival de la chanson pour la paix à Berlin. Avec une judicieuse économie de mots, il a su donner à une réalité bouleversante un visage tangible en accusant les détenteurs du pouvoir et les scientifiques, ceux-là à qui l'on doit la magnifique découverte de la manipulation des atomes. Même s'il parle de révolution, sans la nommer, Danzer se soustrait au discours rationnel, lui préférant la dimension sensible. Le destin de l'individu est lié à la réalité politique dans un monde où les sentiments ne sont pas exclus, tels la colère et l'espoir.

Le cadeau de Ludwig Hirsch

Ludwig Hirsch, compatriote de Danzer, est le maître de l'humour noir et du macabre. Dans la chanson «An Euch» («Pour vous»), il récite des messes noires dans une canalisation souterraine à ses meilleurs amis, les rats: «Wenn ich im Kanal mit meinen besten Freund', / das sind die Ratten, schwarze Messen lesen tu', / dann bleibt's oben, Ihr lieben Leut' / und stört's uns net, / lasst's den Kanaldeckel g'fälligts zu.» Dans les trois derniers vers, il exige qu'on le laisse en paix et surtout, qu'on garde fermé le couvercle du canal. Ces images n'évoquent pas précisément une forme d'harmonie entre l'homme et l'environnement auquel il pourrait spontanément aspirer pour une meilleure qualité de vie. Le sens de la chanson n'est pas caché, le dernier recours de l'auteur à ses auditeurs le résume: «merkt's Euch, liebe Leut', ich kann gehen, wann / und wie ich will, das geht Euch überhaupt nix an.» Autrement dit, laissez-moi mes actes et pensées.

Une fois ce pacte avec le public établi, Hirsch se fait l'interprète de la pensée et des soucis des Européens vivant avec la menace atomique et le souvenir de deux guerres épouvantables. Ces thèmes sont habillés d'un air macabre qui transcendent les frontières du possible. Dans la chanson «Die gottverdammte Pleite» («La maudite faillite»), les enfants font la guerre aux grands parce que le *maudit blindé* a un jour brutalement écrasé le *maudit lapin*.

Hirsch sympathise aussi avec les outsiders, les opprimés et les malheureux. Il s'ensuit une dominante de tristesse comme dans la chanson «1928», où, après la fin du monde, des extra-terrestres arrivent sur la terre porteurs d'un cadeau pour l'humanité, des *pilules contre la tristesse*.

Contrairement à d'autres chansonniers de langue allemande, Hirsch chante exclusivement dans son dialecte. Les dialectes autrichien et bavarois, assez proches l'un de l'autre, s'écartent autant de l'allemand que l'acadien du français parlé au Québec. L'aventure poétique de Hirsch est donc réservée au public dont la famille linguistique se rapproche de la sienne. Par souci de sincérité, il ne fait pas de compromis. Il en résulte une chaude combinaison de roulés et de / à l'anglaise dont il tire pro-



Konstantin Wecker

fit par des transitions du parlé au chanté et une instrumentation classique faisant appel au hautbois, au piano et au violon en sus de la guitare.

Une présence munichoise

Le munichois Konstantin Wecker dénonce le pessimisme amer que vivent en ce moment les Européens face à la réalité historique. Il le fait comme s'il s'agissait d'un passe-temps, car Wecker est un bon vivant, évidemment, ce qui est immédiatement visible dans sa voix et dans sa stature imposante. Dans ses monologues, qui dans son spectacle s'ajoutent aux chansons et aux poèmes à la manière d'une césure humoristique, Wecker s'en prend féroce aux fonctionnaires, au Vatican, aux capitalistes exploités du Tiers-Monde, aux machos, bref à ces catégories d'êtres humains ou institutions dont le pain quotidien, selon lui, provient de la manipulation d'une partie de la race humaine. Le ton, la prononciation et la conviction avec laquelle il attaque sans scrupules et sans détours, contribuent à son succès.

Au début, Wecker s'en tenait à l'espace limité de l'individu: ses craintes, ses anxiétés, ses désirs. Dans la chanson «Lied vom Mann sein» («Être un homme»), il raconte qu'il aimerait se libérer d'une partie de lui-même à laquelle il a cru pendant longtemps:

l'homme-dominateur. C'est pourquoi il écrit «nur wider mich manchmal der Zwang zu meinem Mann sein ziemlich an» («cela me répugne quelquefois d'être obligé de remplir mon rôle masculin»). Plus il se libère de ce que son éducation lui a appris, plus il chante ouvertement sa relation avec les femmes.

Pour revenir au pessimisme du début, depuis déjà quelques disques, l'univers de Wecker s'est agrandi d'une réalité politique, de sorte que le mécontentement de l'individu face à la société a pris visage, la plainte est dite. Dans la chanson «Anneliese», il propose à sa douce d'aller faire un tour pour regarder les humains encore une fois car selon lui, des humains, il n'y en aura plus pour bien longtemps. Alors que la chanson «Dama von vorn ofanga» (en dialecte, «Recommencer une fois au début») parlait encore du désir d'un homme de refaire sa vie et de se rebeller contre l'abus du pouvoir, les chansons politiques ultérieures sont fermées à toute forme d'espoir quant à une meilleure qualité de vie, avant tout sans la menace atomique.

Le dernier disque de Wecker «Inwendig warm» («Chaud au-dedans») aborde la question turque et l'absence de liberté de parole au Chili. Toutefois, il y a çà et là un espoir d'opposition, et avant tout, une foi en la chaleur humaine. Cette alternance du désespoir et de l'espérance est à l'image de la chanson allemande actuelle.